

J O C A R E I N E R S T E R R O N

LA MORT
ET LE MÉTÉORE

*Roman traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture de *La Mort et le Météore*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
A morte e o meteoro

Ouvrage publié avec le soutien
du ministère de la Citoyenneté du Brésil |
Fondation de la Bibliothèque nationale.

Obra publicada com o apoio
do Ministério da Cidadania do Brasil |
Fundação Biblioteca Nacional.



MINISTÉRIO DA CIDADANIA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

MINISTÉRIO DA
CIDADANIA



© Joca Reiners Terron, 2019.

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh.
Nicole Witt e. K., Frankfurt am Main, Germany.

© Zulma, 2020, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Mort et le Météore*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*S'il y a encore en ce monde quelqu'un qui aime
le mystère, je lui demanderai, avec gratitude
et affection, de bien vouloir partager la dédicace
de ce livre avec l'inexplicable Égyptienne de Crato.*

Nul homme n'est le roi de quoi que ce soit.

LES INDIENS MÉTROPOLITAINS

I

LE GRAND MAL

Aujourd'hui, je vois ce qui s'est produit comme l'épilogue irrévocable de la psychose coloniale aux Amériques ; j'aurais préféré que ce soit seulement un mensonge de plus imposé par les vainqueurs plutôt que la vérité larmoyante d'une nouvelle défaite, cette fois certainement définitive. Au départ, les cinquante Kaajapukugi devaient aller au Canada. Arrivant d'Amazonie, un endroit plus brûlant que l'enfer et où les pluies équatoriales n'étaient plus aussi abondantes que par le passé, ils auraient eu le plus grand mal à s'adapter aux rigueurs négatives du climat canadien. C'est pourquoi ils ont fini à Oaxaca.

Certes, les plaines arides d'ici ne leur convenaient guère, mais plus un seul endroit au monde n'était comparable à la forêt amazonienne ou à ce qu'il en restait : quelques dizaines d'hectares d'arbres agonisants bientôt calcinés par le soleil. Les Kaajapukugi, une tribu isolée qui refusait tout contact avec l'homme blanc, vivaient dans un paysage en voie

de désertification sans y avoir été préparés. Venir ici allait changer radicalement leur situation. Là où ils étaient nés, on les pourchassait. La solution a consisté à les conduire dans les montagnes éternelles de Huautla.

Cette cinquantaine de Kaajapukugi étaient les ultimes survivants de leur peuple, ses dernières têtes mises à prix. Je me suis retrouvé en charge de l'affaire sur ordre du secrétaire fédéral à l'Immigration, un imbécile parachuté à ce poste par le Parti révolutionnaire institutionnel. Il faut sans doute voir dans sa décision de me confier ce dossier l'étincelle finale de la morne vie synaptique de ce défavorisé neuronal, une ultime tentative désespérée pour justifier son existence inutile.

À l'époque je me délectais de mes souffrances de rond-de-cuir coincé dans un bureau de la Commission nationale pour le développement des peuples indigènes, à mi-chemin entre le ventilateur et le classeur métallique, et à environ deux coudées de la petite table où le thermos de café exhalait ses derniers soupirs. Mes parents étaient morts deux mois auparavant, comme s'ils s'étaient mis d'accord pour me jouer à l'unisson un dernier mauvais tour. Si bien que, en plus d'être un célibataire entre deux âges, sans espoir de me marier ou d'avoir des enfants, j'étais également depuis peu orphelin et

héritier d'une vieille maison dans le centre historique d'Oaxaca.

Je voulais croire alors que cette expérience – mon implication dans un épisode des mésaventures de ces exilés politiques (peut-être le plus inattendu et le plus violent d'une histoire fort longue, et à vrai dire absurde : une évasion collective de ce complexe pénitentiaire continental qu'est l'Amérique du Sud) – m'aiderait à surmonter le deuil et la solitude qui m'affligeaient. C'était peut-être la dernière chance qui s'offrait à moi de veiller sur quelqu'un, de donner un sens à ma vie et à celle d'autres personnes.

En résumé, il s'agissait d'une dernière tentative pour assurer la survie des cinquante derniers Kaajapukugi sur la base de la dernière idée (en même temps que la première) d'un politicien médiocre, mise en œuvre par le dernier *sertanista* (un spécialiste des populations indigènes) et par un vieux Mazatèque, veuf depuis peu et dernier représentant d'une lignée de chamans. Me sentant moi-même à la dernière extrémité, ça ne pouvait que marcher.

J'estimais avoir plus ou moins les qualifications requises pour prendre la tête de la mission, en tant qu'anthropologue intéressé par les langues mortes, dont le travail depuis de nombreuses années consis-

tait presque exclusivement à expédier des bus déglingués remplis de travailleurs agricoles dans des zones rurales – à l’occasion, je devais aussi établir à la chaîne des certificats de naissance et de décès. Ce seraient mes premières recherches sur la langue inconnue d’une ethnie en voie d’extinction, avec en prime, par chance ou par malheur (aujourd’hui je ne saurais le dire au juste), la possibilité de côtoyer ceux qui en étaient définitivement les ultimes représentants. Et, par-dessus tout, j’avais besoin de me faire des amis, peut-être même plus que les Kaajapukugi.

Présenté comme ça, le projet avait de quoi séduire, mais jamais le secrétaire à l’Immigration n’avait eu une seule idée digne de ce nom, et cette fois encore il se fourvoyait : au bout du compte, toute l’opération finirait par pâtir des erreurs d’appréciation que les uns et les autres, moi y compris, allions commettre sous l’effet du désespoir. Car, s’il est bien une chose dont personne n’a l’exclusivité dans cette affaire, c’est la culpabilité. L’épilogue était écrit, seulement plus personne ne savait lire. L’histoire nous a menés jusqu’à ce point aveugle et, comme chaque fois dans ce genre de situation, c’est l’espèce humaine qu’il faudrait tenir pour coupable, ou du moins cette partie qui méritait encore d’être désignée au moyen d’une

qualification aussi élastique : les humains humanitaires, pour ainsi dire, ou les mélancoliques ayant survécu au cynisme.

L'exil des cinquante indigènes a attiré un temps l'attention des médias internationaux. Une épidémie d'images montrant les Kaajapukugi dans leurs vieux costumes de cérémonie en paille d'ortie tressée, hérités de leurs ancêtres, passant sous les portiques de sécurité (un sommet d'incongruité), a contaminé les fils d'actualité pendant deux ou trois semaines. C'est que le récit de l'événement était plein de ces attraits dont raffole le public : une dimension indiscutablement macabre, une violence sans explication apparente et, diamant de la couronne, une énigme insoluble. Mais, en quelques jours seulement, tout cela a disparu sans laisser la moindre trace dans les esprits.

C'était la première fois dans l'histoire de la colonisation qu'un peuple amérindien tout entier, les cinquante Kaajapukugi encore en vie, demandait l'asile politique dans un autre pays. Ils étaient les derniers locuteurs d'une langue quasi inconnue, une étrange langue métisse qui, même si elle n'était pas sans rappeler le dialecte yepá-mahsā, lorsqu'on l'entendait pour la première fois, semblait venue d'ailleurs, tellement elle différait des deux cents et quelques langues du Brésil d'il y a plusieurs

décennies, véritable serre à ethnies qui n'existe plus. Les Kaajapukugi demandaient refuge, pour tous leurs survivants, parce que l'environnement qui les avait vus naître, l'Amazonie, était mort, et qu'ils étaient pourchassés avec détermination par l'État et ses agents exterminateurs : les orpailleurs clandestins, les trafiquants de bois, les grands propriétaires terriens et leurs sbires habituels, policiers, militaires et gouvernants.

Il n'a été possible d'envisager une option aussi radicale que grâce aux négociations menées avec le gouvernement par Boaventura, *sertanista* de la Fondation nationale de l'Indien au Brésil (la Funai), un homme ayant consacré sa vie à la défense des Kaajapukugi, et venu visiter Oaxaca peu avant le départ pour l'exil de ses protégés.

Pendant de nombreuses années, son approche des peuples isolés avait valu à Boaventura d'être considéré comme une référence. À son sujet, on savait juste qu'il n'avait jamais suivi formellement de cursus universitaire, ce qui expliquait peut-être une production quasi nulle d'études ethnographiques, et qu'il faisait preuve d'un grand courage sur le terrain. À un moment de sa vie, il s'était isolé dans l'Alto Purus, à la manière des Indiens qu'il défendait, devenant alors le symbole d'un monde promis à une destruction rapide, notamment à

cause de la suppression des récentes délimitations des réserves indigènes et de l'annulation des anciennes. Le conflit continental opposant le Venezuela à l'alliance entre le Brésil et la Colombie n'a fait qu'aggraver la situation. Peu à peu, on a cessé de rapporter les récits quasi légendaires de son combat contre les envahisseurs des terres kaajapukugi, ce qui a été interprété à tort comme un signe positif. Après tout, si les nouvelles catastrophiques au sujet de génocides indigènes ne faisaient plus les gros titres des journaux, cela devait bien signifier que les Kaajapukugi étaient toujours vivants, et Boaventura à bord de son embarcation continuait certainement de flotter sur l'horizon fluvial, presque amalgamé au paysage amazonien qui avait fait sa célébrité. Mais si l'ingénuité finit d'ordinaire par disparaître, la convoitise et la violence, elles, sont sans limite. Lorsque l'on a de nouveau entendu parler du *sertanista*, ça a été par l'entremise de la photographe britannique Sylvia Maria Fuller, qui était pour beaucoup dans l'aura de mystère qui ne manquait jamais d'accompagner l'évocation du nom de Boaventura.

Les interlocuteurs de Sylvia Maria Fuller au sein du département d'anthropologie de l'Université nationale autonome du Mexique l'ont orientée jusqu'au secrétaire fédéral à l'Immigration, qui a

aussitôt mobilisé mon chef, un homme dont la présence au bureau se résumait à l'apparition sur mon écran, de loin en loin, de son avatar (le blason du Cruz Azul FC), lorsqu'il m'envoyait des messages. Cette fois-là, c'était pour me prévenir de l'arrivée imminente de Boaventura à Oaxaca. Le blason du Cruz Azul a continué de clignoter, il m'avisait qu'accompagner notre homme ne serait pas la plus simple des missions. Il a plus de quatre-vingts ans et la réputation de ne pas être commode, m'écrivait mon chef. Qui plus est, Mme Fuller a précisé qu'il n'était pas en bonne santé. D'après elle, l'idéal serait même qu'il s'abstienne de voyager, mais Boaventura souhaite étudier la zone montagneuse qui sera réservée aux Indiens. Il s'est déjà rendu au Canada, poursuivait le scintillant avatar du Cruz Azul, et il semblerait qu'il en soit reparti un tant soit peu perturbé.

Confronté à l'impossibilité d'obtenir le soutien des pays frontaliers (les huit ans de guerre contre le Venezuela avaient empêché tout dialogue) dont les biomes s'apparentaient à celui des Kaajapukugi dans le bassin du Purus au sud de l'Amazonas, ou plutôt à ce qu'on y trouvait il y a deux décennies, avant la destruction du biome amazonien, Boaventura, chargé de garantir l'asile politique aux indigènes, avait accepté la proposition du Canada, au départ

la seule nation disposée à les accueillir. L'avatar de mon chef a un peu hésité (c'est ce que laissait penser le délai de rédaction du message suivant) et, avant de disparaître sans dire au revoir comme d'habitude, m'a raconté ce qui s'était passé durant le voyage, d'après le récit qu'en avait fait Sylvia Maria Fuller au secrétaire à l'Immigration.

Boaventura a atterri à Ottawa en plein hiver, écrivait mon chef. Frigorifié, il n'était pas encore arrivé à l'hôtel qu'il s'est juré de faire l'impossible pour trouver une destination plus chaude pour les Kaajapukugi. Il n'a même pas défait sa valise. Le lendemain matin, après avoir déambulé sur les trottoirs couverts de neige, il est resté près d'une heure devant un écran géant allumé dans la vitrine d'un magasin qui reflétait l'image du parc derrière lui, avec tous ses platanes dénudés. Dans le reflet, cette désolation enneigée, sans âme qui vive, lui a semblé encore plus glaçante. Il a observé les gratte-ciel métalliques à l'horizon, qu'il savait remplis d'*executives* bien décidés à s'enrichir grâce aux rares matières premières encore disponibles sur la planète. Difficile de croire que ces constructions étaient l'œuvre de la main de l'homme. Finalement, il a renoncé à aller à la réunion décisive préparée par l'Organisation des États américains avec des représentants du ministère des Droits humains canadien.

Devant la vitrine du magasin, Boaventura était absorbé par un reportage sur le lancement de la mission chinoise pour Mars depuis le cosmodrome de Baïkonour, au Kazakhstan. C'est tout ce qu'il aura fait à Ottawa : observer la lente préparation du couple de taïkonautes tout sourire dans des simulateurs de pesanteur et les images de la station martienne flanquée du logo de la mission, un dessin à moitié effacé qui a réveillé en lui le souvenir tout aussi nébuleux d'une chose qu'il aurait préféré avoir oubliée. À en croire les sous-titres en anglais sur l'écran, il ne s'agissait pas de la première tentative d'envoi d'une mission habitée sur Mars ; en revanche, c'était peut-être bien la dernière. La caméra a montré la taïkonaute débarrassée de la partie supérieure de sa combinaison spatiale, son T-shirt trempé de sueur et le badge d'identification passé autour du cou ; elle paraissait maintenant beaucoup plus petite, on aurait presque dit une enfant avec ses chaussettes orange à pois blancs. Dans le réfectoire, la taïkonaute attablée prenait son repas, une assiette de nouilles, et dès que l'objectif s'est approché de son visage arrondi elle a souri à la caméra. D'un sourire tordu, la commissure gauche de ses lèvres étant un peu plus relevée que la droite, et avec des dents uniformément blanches. À cet instant, Boaventura a reculé de deux ou trois pas.

Ensuite, il a pris un taxi pour l'aéroport, en se sentant désespéré ; son désespoir s'est légèrement adouci lorsqu'il a repris le visionnage du reportage avec un intérêt flottant et des interrogations toujours plus nombreuses en attendant l'embarquement, avant que ce sentiment ne se transforme finalement en quelque chose comme une espérance. Il est monté dans le premier vol pour Brasília, via São Paulo, a terminé l'avatar de mon chef, avant de disparaître pour de bon de mon écran.

Plongé dans les nuages au-dessus de l'Atlantique, Boaventura s'est endormi et a rêvé de María Sabina. Dans sa jeunesse, il avait assisté à une rencontre impressionnante avec la chamane d'Oaxaca lors d'un congrès, et sa turbulente apparition dans son sommeil (lorsqu'il s'est réveillé, il s'est aperçu que l'avion affrontait une tempête) a fait resurgir le souvenir des contacts noués autrefois par son amie Sylvia Maria Fuller au sein de l'Université nationale autonome du Mexique. En arrivant dans le bureau de la Funai où on l'avait affecté ces derniers temps, il a commencé par trébucher, ses bottines trouées butant contre les lames désajustées du parquet, mais a aussitôt remarqué que ses archives contenant le fruit d'années de recherches avaient disparu, tout comme la chaise devant son secrétaire, dont le panneau relevé et inutile lui renvoyait son

regard éteint. Il avait beau savoir que le service devait définitivement fermer quelques jours plus tard, cela lui a paru suspect. La Funai n'était rien d'autre qu'une espèce de débarras où l'État remisait de vieux rebuts, au nombre desquels il semblait compter. De toute façon, si on exceptait l'appareil téléphonique qui marchait encore – une authentique relique –, le bureau avait tout l'air d'être déjà fermé depuis des années.

Quand il a appelé Sylvia Maria Fuller, Oaxaca s'est rapidement imposée comme une destination sans aucun doute plus prometteuse, d'abord parce que bien moins lointaine, mais aussi en raison de l'efficacité de nos politiques indigénistes, qui ont déjà plusieurs décennies d'existence. María Sabina l'avait rappelé à Boaventura en songe, et près d'un mois plus tard, au début du printemps, il a atterri à l'aéroport de la capitale de l'État, où je l'attendais mon chapeau à la main et la clé de la jeep dans ma poche. Ce rêve avec María Sabina, il me l'a raconté pendant que nous faisons route vers le nord. En plus d'apprécier la diligence avec laquelle je l'accueillais, il a également vu un bon présage dans le fait que María Sabina ait été mon professeur. Il n'aurait pas accordé autant d'importance à son rêve s'il l'avait fait sur la terre ferme. En revanche, il jugeait nécessaire de se montrer atten-

tif à ceux qui nous viennent lorsqu'on survole la surface de cette planète : et dans mon rêve, a dit Boaventura, elle m'a désigné, sans erreur possible, la cicatrice sombre sur la carte d'Oaxaca qui représente la montagne de Huautla, le territoire des Indiens mazatèques.

C'est l'endroit idéal, difficile de comprendre comment je n'y ai pas pensé plus tôt, a conclu Boaventura. Les yeux rivés sur la route pour parer au danger d'un animal nocturne qui traverserait devant nous, je ne pouvais pas regarder directement mon compagnon de voyage sur le siège passager ; j'étais donc obligé de me contenter de sa voix rauque, avec le souvenir d'avoir fait face, un tant soit peu intimidé, à son visage en ruine lorsque je lui avais pris sa valise des mains à son arrivée. Dès son premier contact avec les Kaajapukugi dans sa jeunesse, il avait été atteint en plein visage par une de leurs flèches. Il se tenait debout dans son embarcation glissant sur un étroit affluent du Purus lorsque la flèche lui avait transpercé les deux joues, en lacérant sa langue au passage. Ce jour-là, il s'était fait un avis sur ce que pouvait ressentir le porc-épic – c'est ce qu'il avait l'habitude de raconter aux gens qu'il rencontrait pour la première fois. À cause de cet épisode et de cet accent à moitié boiteux lorsqu'il parlait espagnol, il n'était pas toujours évident de

comprendre ce qu'il disait. Les dernières syllabes des phrases de Boaventura se perdaient dans les limbes entre ce qu'il avait énoncé et un murmure mourant en silence.